

# LA CROIX

## Ces petits riens qui disent... tout

Didier Méreuze, le 02/12/2017

Subtilement mise en scène par Anne-Marie Lazarini, cette pièce de jeunesse du Britannique Martin Crimp joue de la banalité apparente pour mieux se livrer à une critique impitoyable d'un monde aveugle, enfermé sur lui-même. Le nôtre.



Surgi dans la Grande-Bretagne à l'orée des années 1980 – les années Thatcher –, révélé en France vingt ans plus tard par Luc Bondy à l'enseigne du Festival d'Automne, Martin Crimp s'est imposé comme l'un des auteurs majeurs de la scène britannique, sinon mondiale. L'un – plus qu'un Harold Pinter peut-être – des plus troublants, des plus déconcertants, des plus déstabilisants. Pourtant, son théâtre paraît ne relever que de la banalité. Les situations et les dialogues peuvent y sembler benoîtement ordinaires. En apparence seulement.

Pour preuve, *Probablement les Bahamas*, mise en scène par Anne-Marie Lazarini. Destinée à l'origine à la radio, cette œuvre parmi les premières de Martin

Crimp (elle date de 1987) réunit dans un cottage le couple de propriétaires, une jeune fille au pair et un homme. De ce dernier, assis dos au public, on ne saura rien. On ne l'entendra pas non plus. Il est l'« invité », « interlocuteur silencieux mais attentif », précise Crimp.

Lui faisant face, calé sur le divan, seul le couple parle. De tout. De rien. De l'inconvénient ou de l'intérêt des interphones, des cambriolages qui ne cessent de se multiplier, des enfants mal élevés, du doberman des voisins, retrouvé mort, la tête coupée. Des vacances pas chères, du voyage aux Bahamas qu'ils n'ont pas fait et ne feront pas...

Tout en dégustant un « bon » whisky, ils dévident, contents d'eux-mêmes, les lieux communs et les formules toutes faites. Parfois, ils se chamaillent. Parfois, ils interpellent la jeune fille au pair, retirée dans sa chambre.

A priori, il n'y a là, rien de palpitant, rien qui puisse soutenir l'attention du spectateur. Sinon qu'insidieusement, au fil d'une écriture, extraordinairement tricotée, toute en ambiguïté savante, en non-dits et en suggestion, l'image que ce couple tranquille voudrait donner de lui-même se déchire imperceptiblement. Derrière le vernis qui craque une réalité s'avère plus cruelle, terrible : celle de petites gens aux petites existences qui ne craignent rien tant que tout ce qui pourrait troubler la paix de leur confort ouaté – les jeunes, les voleurs, les drogués, les autres, les étrangers. Enfermé dans ses certitudes, comment ce couple pourrait-il écouter ce que laisse deviner, en un très beau monologue, la jeune fille au pair lorsqu'elle se met à évoquer l'attitude plus qu'équivoque à son égard (jusqu'au viol ?), de leur fils, comme ils disent, si beau, si brillant ?

Peu à peu, un climat délétère s'instaure. Le rire fait place à l'effroi. D'autant plus qu'évitant soigneusement les effets de redondance avec le texte, la mise en scène d'Anne-Marie Lazarini se révèle d'une efficacité redoutable. Toute en touches fines, presque imperceptibles, maîtresse dans l'art de la suggestion, elle laisse chacun libre de son regard, de ses pensées. Toujours en retenue, en totale concordance avec le jeu des acteurs.

À l'aise dans le décor faussement réaliste de Dominique Bourde et François Cabanat (l'intérieur de la demeure, avec salon, chambres, cuisine... et jardin), les comédiens, loin de forcer les traits, apportent leur part d'humanité à chacun des personnages, jusque dans leurs travers. Qu'il s'agisse de Catherine Salviat et de Jacques Bondoux, couple magnifique de contentement de soi, d'hypocrisie, d'égoïsme béat. Qu'il s'agisse d'Heidi-Eva Clavier, la jeune fille au pair, à la fraîcheur un rien ingénue, bouleversante dans son long monologue. Glaçant.